

de  
Marie-Joseph  
à petite sœur  
bien aimée de Héctor  
et à Maurice



A LA MÉMOIRE

de

MICHEL PASQUET

*Aspirant*

*au 1<sup>er</sup> Régiment de France*

MORT HÉROIQUEMENT

*au combat de Belmont (Haute-Marne)*

*le 11 Septembre 1944*

## SON IDÉAL

---

Un sentiment fier, inflexible, un instinct d'une incomparable beauté : l'honneur.

Alfred de Vigny.

\*  
\*\*

L'abnégation du guerrier est une croix plus lourde que celle du martyr.

Alfred de Vigny

(Servitude et grandeur militaire.)

\*  
\*\*

L'esprit militaire est cet esprit d'obéissance, de respect, de discipline et de dévouement, l'une des gloires de l'humanité, et qui est le gage de l'honneur, comme il est celui de la sûreté des nations.

Guizot.

\*  
\*\*

Discipliner les esprits, former leurs âmes, tremper leurs cœurs.

... Faire circuler à la caserne, l'esprit de vie, de foi passionnée en la grandeur de l'œuvre à accomplir.

Maréchal Lyautey

(Le rôle social de l'officier.)

\*  
\*\*

Le résultat du travail du chef : L'homme libéré doit quitter la caserne, soldat instruit, discipliné, vigoureux, entraîné, cela va sans dire ; mais meilleur moralement qu'il y est entré.

Général Weygand.

# SA VIE ENTHOUSIASTE



Michel, le cinquième de six enfants, est né à Château-Chinon, le 31 août 1920.

Par son ascendance morvandelle, il était un vrai Celte, physiquement et moralement : Blond, au teint clair, aux yeux rieurs couleur de noisette, robuste, vigoureux, il aimait à se dépenser en exercices corporels. Gai et enthousiaste, il se donnait à la vie, sans réserve, comme une fleur s'ouvre au soleil.

Parce qu'il jouissait pleinement de toutes les joies qui s'offraient, il eut une enfance et une adolescence heureuses.

Parcourir les rues montueuses « **de sa bonne ville de Château-Chinon** », aller respirer à pleins poumons sur le sommet de sa montagne, s'enfoncer dans les bois, suivre le cours de l'Yonne, pédaler sur les routes morvandelles lui procurèrent des satisfactions dont il ne se lassa jamais et dont il eut toujours la nostalgie.

Ses campements, en compagnie de son cousin Fanfan Ferraudin et de bons camarades, au Beuvray, au lac des Settons, au Mont Genièvre furent pour lui des sources de joie prodigieuses.

Des horizons merveilleux lui furent ouverts par des séjours en Vendée, chez son oncle l'abbé René Pasquet, en Bretagne, en Angleterre et surtout par une croisière en Méditerranée occidentale.

Il fit ses études primaires à l'école publique de Château-Chinon dont il conserva un bon souvenir.

Pour ses études secondaires, il entra à Saint-Gilles de Moulins (Allier). Sur le Palmarès de 1931-1932, on constate qu'en 6<sup>e</sup> A, Michel a le prix d'excellence, le prix d'honneur, 10 premiers prix et 5 deuxièmes prix. Il continua ainsi jusqu'à sa philosophie. Ce qui fait écrire au Révérend Frère Directeur : **« On peut inférer de ces magnifiques succès que Michel fut un élève doué et appliqué, discipliné et généreux pour affronter les petites contrariétés de la vie d'internat avec le même esprit de décision qu'il devait apporter en présence du sacrifice suprême. »**

Sa vocation est depuis longtemps bien arrêtée. Tout petit, il voulait être « un chef ». Ses études terminées à Saint-Gilles, il va préparer Saint-Cyr à Sainte-Geneviève de Versailles.

L'invasion allemande le fait revenir à Château-Chinon, pour attendre sa mobilisation. Il n'y retrouve ni son frère François qui est, au front, au 3<sup>e</sup> régiment de Dragons portés, ni son frère Jean qui est au 4<sup>e</sup> Zouaves. C'est avec une immense tristesse qu'il voit passer, en longues files ininterrompues, les soldats en retraite.

Les événements se précipitent. Le dimanche 16 juin l'arrivée des Allemands à Montsauche est annoncée par téléphone, provoquant le départ d'une partie de la population vers le Sud.

Les parents de Michel sont décidés à rester, mais ils estiment nécessaire que leur fils, qui est de la classe 1940, ne soit pas à la disposition des envahisseurs.

Lui et son camarade René Buteau partent à bicyclette. Ils suivent ou dépassent les convois militaires et civils, subissent des bombardements d'avions italiens et se dirigeant vers la Vendée, ils arrivent à Niort. L'avance allemande les fait filer vers la Charente et ils échouent providentiellement dans la ferme des Maillet, à Le Gua, près de Royan.

Dès l'armistice signé, malgré l'hospitalité inoubliable de cette excellente famille, ils reprennent le chemin du retour, toujours à bicyclette.

Michel, avec beaucoup de bonne volonté, aide à la maison de commerce de ses parents privée de presque toute sa main-d'œuvre. Il s'intéresse aussi à la ferme de Grandchamp.

Mais ayant entendu dire que, dans certains régiments de la nouvelle armée, on organise des pelotons spéciaux de candidats à Saint-Cyr, il passe aussitôt en zone libre.

À Vichy, il est vite déçu. Il fait en vain démarches sur démarches, pour découvrir un de ces pelotons spéciaux. Après des séjours inutiles au 52<sup>e</sup> R. I. à Vichy et au 23<sup>e</sup> d'Infanterie coloniale à Toulon, il finit par s'engager au 25<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs alpins à Hyères.

Le peloton s'organise enfin à la caserne Saint-Charles à Marseille. Mais les conditions de travail sont défectueuses ; les professeurs insuffisants et parfois inexistant. L'ambiance est mauvaise. Il en est navré : **« Je ne comprends l'armée que par Cyr. Ce n'est pas pour rester deuxième classe pendant des mois et des mois que je me suis engagé. Je vous prie de croire que je suis plus ambitieux. »**

Malgré la coupure d'avec la zone libre, la rareté des nouvelles, le rationnement, **« il ne se trouve pas malheureux »**. Certes, il regrette son Morvan, mais il a la satisfaction de rencontrer son frère Jean, son ami Jacques Berger, d'être reçu chez les Schweizer à Marseille, les Blin-Prudhomme à Avignon, au Couvent des Dominicaines de Lyon où il trouve ses deux sœurs Bernadette et Marie-Josèphe. **« Mais la vie de garnison n'est pas faite pour moi. Je l'exerce avec bonne volonté, essayant de réagir contre la monotonie et la paresse qu'elle entraîne. »**

Classé 26<sup>e</sup> sur 109 au concours du peloton, il est nommé sergent. Par contre pour Saint-Cyr quatre seulement sont admissibles et il n'est pas du nombre. Il n'est d'ailleurs pas surpris du résultat, mais il ne peut s'empêcher de rouspéter : **« On nous a trompés avec les pelotons spéciaux. Le vrai est qu'on a voulu faire de nous des sous-officiers. Mais Cyr, toujours Cyr, je ne veux pas abandonner la partie. Mais, dans quelles conditions vais-je travailler à Neuville. »**

C'est, en effet, à Neuville-sur-Ain qu'il va prendre ses fonctions de sergent, au 10<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs à pied. Dans cette pittoresque ville, il se trouve dans un milieu réconfortant : des officiers qui s'intéressent à son avenir, des sous-officiers gentils, des soldats bons garçons. Il aime la vie au grand air. Il est particulièrement heureux quand il part dans la Montagne : **« Je vous écris du poste d'hiver du 10<sup>e</sup> B, à 950 mètres d'altitude. Je fais du ski ; des étapes de 35 kilomètres. Le ski est une grande école de volonté et d'endurance. C'est dur, mais c'est la belle vie, la vie saine. »**

Il a cependant et toujours la nostalgie du Morvan. Bien qu'il ait eu des permissions de détente dans des endroits agréables : Font-Romeu, Sète, Aix-les-Bains, il écrit : **« Ce qui me manque depuis mon départ de Château-Chinon, c'est la vraie détente ; pouvoir me retremper dans l'atmosphère familiale ; reprendre contact avec la ferme de Grandchamp et le jardin de Roche-Aigué. »**

A Neuville, il peut enfin songer à préparer sérieusement Saint-Cyr. Il a davantage de loisirs. Ses études lui sont facilitées. Son capitaine lui permet d'aller prendre des leçons de math à Bourg.

Le 21 août, à sa grande joie, il apprend que sa ténacité est récompensée et qu'il est reçu à Saint-Cyr.



Saint-Cyr ; c'est Aix-en-Provence. Sa promotion sera celle de « Croix de Provence ».

Au début, il est quelque peu choqué de subir comme un bleu, **« les brimades le plus souvent grotesques »** et il trouve fastidieux de **« réapprendre ce que j'ai appris à Hyères, réappris à Marseille, enseigné à Neuville »**.

Il a, cependant, la chance d'avoir comme instructeur Gonzague Delgrange, qui, avant de tomber au champ d'honneur en Indochine, fera une très brillante carrière et qui, par son mariage, deviendra un grand ami de la famille de Michel.

Il convient de reproduire ici un extrait d'une lettre que lui envoie son ancien capitaine : « **Vous avez réussi à l'Ecole parce que vous ne pouviez que difficilement ne pas réussir. Votre enthousiasme, vos bons sentiments, votre travail intelligent et soutenu vous ont conduit où vous vouliez aller. Toutes les vocations ne sont pas aussi pures que la vôtre. Il faut de grandes qualités de cœur, d'éducation surtout et de courage pour réaliser une telle unité.**

**Dites-vous bien que vous avez emporté toute l'estime de vos chefs du 10<sup>e</sup> B. C. P. »**

X Bien vite, il s'est adapté à la vie de l'Ecole. Une bonne camaraderie lui réchauffe le cœur. Il se trouve dans son élément. Il envisage l'avenir avec confiance. Hélas ! pas pour longtemps. Les événements d'Algérie lui font craindre la fermeture de l'Ecole. « **Ce sera provisoire. Dans un délai que nul ne connaît, l'armée française revivra jeune et forte. Nous n'avons pas le droit de penser le contraire.** »

L'Ecole fermée, c'est pour lui une douleur indicible. Il est revenu à Château-Chinon, avec l'ordre de se tenir prêt à répondre à tout appel militaire. Il se fait inscrire comme étudiant en droit, mais en fait il se retire discrètement dans la petite maison de Roche-Aiguë, sur le Montiau. Il se dépense avec énergie, intelligence, presque avec passion, sur la terre de Grandchamp.



# SA MORT HÉROIQUE



Ayant été informé de la levée du 1<sup>er</sup> Régiment de France et ayant pris conseil de ses anciens chefs, Michel s'engage comme sergent à Saint-Amand-Mont-Rond.

Il trouve là, un milieu qui satisfait ses goûts militaires : d'excellents chefs et des soldats d'élite.

Son bataillon est dans l'Est, quand pour lui comme pour beaucoup de ses camarades se pose un cas de conscience. Il n'hésite d'ailleurs pas. **« Mon devoir est simple. J'obéirai à mes chefs. Je demande seulement au ciel qu'ils ne se trompent pas et qu'ils nous fassent marcher dans le chemin de l'honneur. A la fidélité dont nous faisons preuve qu'ils répondent par des décisions empreintes de l'intérêt français. »**

Cent ans plus tôt, Alfred de Vigny avait écrit : **« J'étais certain que mon escadron étant là, là aussi était mon devoir. »**



Après des contacts pris, par l'intermédiaire d'un aumônier militaire, le Commandant Meyer fait passer son bataillon aux Forces Françaises de l'Intérieur sous les ordres du Colonel de Grouchy.

Michel, promu aspirant, occupe avec sa section la ferme de Belvoir, commune de Bussières-les-Belmont, située aux confins de la Bourgogne et de la Champagne pouilleuse. Les fermiers, les Hutinet, sont de très braves gens qui sympathisent avec les soldats. Michel y est heureux. **« Ma section, enthousiaste, disciplinée, marche à ravir. Je me suis donné pleinement à mon métier, surtout au 1<sup>er</sup> Régiment de France, désirant de tout mon cœur une véritable armée. »**

Le 11 septembre, un convoi allemand, venant de Dijon, est signalé à Saules, sur la route de Belmont. Une section du 1<sup>er</sup> R. D. F. est envoyée pour l'arrêter. Devant l'importance du convoi qui dispose d'artillerie, elle demande du renfort et des munitions.

L'aspirant Pasquet reçoit l'ordre d'y aller avec les 12 hommes disponibles au camp. **« Il part, dit Madame Hutinet, à dix mètres en avant de ses soldats, comme à une fête. »**

Quand la petite troupe arrive sur la route de Belmont à Bussières, elle trouve le terrain abandonné par la première section et elle est immédiatement aux prises avec les Allemands. Ceux-ci sont au moins 300 et ils entourent bientôt le petit bosquet où se défendent les 13 Français. **« Il n'y a plus qu'à se faire tuer sur place »,** dit l'aspirant Pasquet.

Dès le début, il est blessé au bras par un éclat d'obus. Il voit tomber autour de lui, cinq de ses hommes, morts. Trois autres sont blessés. Il commande toujours la résistance, quand il tombe sous une rafale de mitrailleuse. Une balle lui a coupé l'artère fémorale.

Les survivants continuent à se battre, mais leurs munitions épuisées, ils sont fait prisonniers.

Les Allemands avaient perdu 80 hommes. Leur marche sur Bussières était arrêtée. Ils partiront par une autre route sur Vesoul, non sans avoir été bombardés par la R. A. F.

A midi, trois heures après avoir quitté le camp, Michel était mort... sous un pommier en fleurs.

**« Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle  
Couchés dessus le sol à la face de Dieu. »**

(Péguy.)

\*

D'après certains témoignages, les Allemands rendirent les honneurs à leurs adversaires morts. Michel, enveloppé dans une toile de tente, fut déposé au cimetière de Belmont. Ce ne fut que le surlendemain que le corps pût être transporté à Bussières, mis dans un cercueil de sapin et inhumé avec ses hommes près de lui.

D'après un témoin, « ils eurent des obsèques solennelles où toute la population assistait. Les gerbes de fleurs recouvraient les cercueils ».

La reconnaissance des habitants ne cessa de se manifester. Monsieur le curé de Bussières pouvait écrire : « Mes paroissiens entretiennent cette tombe avec le plus grand soin. Des mains chrétiennes se font un devoir de remplacer la maman de votre vaillant soldat. »

En effet, ce culte rendu à Michel et à ses hommes était un acte de reconnaissance, car, suivant l'expression du maire, Monsieur Lefort, « leur sacrifice a certainement contribué à épargner au village de Bussières, l'incendie et le pillage ».

\*\*

Le 18 septembre, le Commandant Meyer, du 2<sup>e</sup> Bataillon du 1<sup>er</sup> Régiment de France, écrivait à Monsieur le Maire de Château-Chinon :

**« J'ai la douleur de vous faire part du décès de l'aspirant Pasquet Michel, du 1<sup>er</sup> Régiment de France, tué en combat contre les Allemands, le 11 septembre 1944, près de Belmont (Haute-Marne).**

**Son corps a été inhumé au cimetière de Belmont. J'ai l'honneur de vous demander de bien vouloir prévenir sa famille. »**

Après cet avis, la famille ne reçut aucune lettre, aucun renseignement. Devant ce silence inexplicable, il fallut l'intervention de hautes autorités militaires pour atteindre les officiers du 1<sup>er</sup> R. D. F. Cependant, le Commandant Meyer, le Capitaine Dumas, le Lieutenant Barbé et d'autres avaient écrit aussitôt après la mort de Michel.

Ces lettres avaient été interceptées.

Une telle vilénie est-elle concevable ?

La mère de Michel, pour avoir des précisions, se décida, malgré l'absence complète de communication, à se rendre sur les lieux où fut tué son fils. Voyage douloureux autant que pénible, mais réconfortant par l'aide qu'elle trouva partout sur son chemin et particulièrement à Bussières-les-Belmont. Elle n'oubliera jamais la chaude sympathie que tous lui témoignèrent, mais particulièrement les familles Bedarrides et Bouvier.

Le 19 novembre, le corps fut placé dans un cercueil de chêne et placé dans le caveau de Madame Bedarrides.

C'est là que, le 17 mai 1946, les parents de Michel et son frère aîné, attendant en vain le laissez-passer toujours refusé, vinrent le chercher en auto, avec le consentement des autorités civiles de Bussières.

Par un temps très clair et très pur de printemps, ce retour de Michel dans son pays très aimé fut quelque chose de merveilleux. Les hêtres avaient encore leur jeune verdure. Les haies d'aubépine étaient en fleurs. Tout le Morvan faisait un triomphe à son fils, à son héros.

Ce n'était pas un convoi de mort, mais une apothéose.



Dans « sa ville » une chapelle l'attendait, délicatement décorée par son frère Jean et sa sœur Marie-Josèphe. Le cercueil disparut sous les fleurs de Grandchamp et sous des roses rouges apportées par des mains amies.

Le lendemain eurent lieu les funérailles. Les parents avaient voulu qu'il n'y ait ni délégations officielles ni discours, mais ils laissèrent le vieux curé de Michel, le chanoine Brot, dire un adieu affectueux à son ancien enfant de chœur.

Une foule immense, recueillie, transforma ces funérailles en un très émouvant témoignage.





# TÉMOIGNAGES



## SES CITATIONS

Par décret du 4 septembre 1945, signé de GAULLE,  
L'Aspirant Michel PASQUET  
a été décoré, à titre posthume,

de la MEDAILLE MILITAIRE,  
de la CROIX de GUERRE avec PALME.

« Jeune chef de section qui, par son allant, ses qualités militaires et son courage, a su faire de sa section une troupe ardente et résolue.

Le 11 septembre 1944 a conduit ses hommes au feu, devant le cimetière de Belmont, et malgré une infériorité numérique écrasante a réussi à arrêter l'ennemi.

A été mortellement blessé au cours du combat. »



Par décret du 16 janvier 1947 est homologué au grade de SOUS-LIEUTENANT à titre posthume, et pour prendre rang au 1<sup>er</sup> septembre 1944,

le Saint-Cyrien, promotion 1942,  
PASQUET Michel.

**EXTRAIT**  
**du MÉMORIAL de SAINT-CYR**  
**« Croix de Provence »**

---

Ancien de Sainte-Geneviève, « candidat mili », Michel Pasquet était entré au 1<sup>er</sup> Régiment de France en septembre 1943. Il apprend son métier et révèle « des qualités militaires de premier ordre ».

Le 14 août 1944, le 1<sup>er</sup> Régiment de France passe aux Forces Françaises de l'Intérieur. Pasquet qui est, alors, dans la Haute-Marne, à Belmont, est nommé aspirant.

Le 11 septembre, sa section est envoyée par son commandant, au cimetière de Belmont, en renfort d'une compagnie engagée. Lorsque la section arrive au point désigné, la compagnie s'est retirée ; la liaison est impossible. Le combat s'engage. Les ennemis sont 300. La section compte 12 hommes qui se battent jusqu'à l'épuisement des munitions.

Pasquet est blessé au poignet par un éclat. Il continue le combat. Une rafale de mitrailleuse lui sectionne l'artère fémorale. Etendu, perdant son sang en abondance, il reste « chef » jusqu'au bout, dirige et encourage ses hommes.

...L'aspirant Pasquet est mort. Cinq de ses hommes avec lui...

La population de Busnières-les-Belmont le considère comme son sauveur.

## DE BUSSIÈRES-LES-BELMONT

Des nombreuses lettres de sympathie reçues, nous ne reproduirons que celles du Maire et du Curé.

Monsieur le Maire LEFORT

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 5 octobre, reçue ce jour, et vous donne l'assurance que le nécessaire a été fait pour que votre fils, tombé glorieusement entre Bussières et Belmont, soit inhumé avec tous les honneurs qui lui étaient dûs. Une plaque a été apposée sur son cercueil et une croix mise sur sa tombe, sur laquelle une gerbe sera déposée à l'occasion de la Toussaint.

Le 11 septembre, votre fils se rendait à Saules avec sa section, lorsqu'à l'entrée de Belmont, une formation allemande qui venait en sens inverse ouvrit le feu. Au cours du combat, six Français furent tués et six autres fait prisonniers.

Leur sacrifice a certainement contribué à épargner au village de Bussières l'incendie et le pillage qui sévirent à Belmont.

Votre fils est mort pour la France. Que ce soit pour vous, au milieu de votre immense douleur, une consolation et une fierté.

Monsieur le Curé BESANÇON

Attestation donnée au 1<sup>er</sup> R. D. F.

Je soussigné, abbé Gérard Besançon, curé de Bussières-les-Belmont, aumônier divisionnaire à la 14<sup>e</sup> D. I., détaché au 51<sup>e</sup> R. I. J'ai été témoin de la bataille qui s'est livrée à Belmont. J'atteste que les troupes du 1<sup>er</sup> Régiment de France se sont battues avec une bravoure exemplaire qui a fait l'admiration des habitants.

## Lettre aux Parents de Michel

Votre cher fils, tué le 11 septembre à 2 kilomètres d'ici, à l'entrée du village de Belmont, après s'être battu héroïquement contre un ennemi bien supérieur en nombre.

Je ne connaissais pas assez votre fils pour vous dire si il a été du nombre de ceux qui se sont approchés des sacrements. En tout cas, presque tous les officiers et un très grand nombre de soldats se sont confessés et ont communie.

Seuls les survivants de sa section pourront vous donner les détails sur la mort de votre cher fils.

Permettez-moi de vous dire quelle part je prends à votre immense chagrin. Je prie pour vous de toute mon âme. Comme votre cher enfant, offrez vaillamment votre sacrifice pour notre France.

\*\*

## SON LIEUTENANT

Jean BARBÉ

En lisant la lettre du Lieutenant Barbé, on comprendra pourquoi nous l'avons choisie parmi celles des autres officiers. Il a été le chef direct de Michel. Il le connaissait mieux que tout autre.

23 décembre 1944.

« Une lettre du Capitaine Daumas reçue avec beaucoup de retard m'apprend que vous avez été très étonné de ne recevoir aucune lettre des officiers qui commandaient à votre fils. Je comprends très bien votre étonnement et j'en suis d'autant plus navré que, ayant été le chef de votre fils depuis huit mois, je m'étais fait un devoir de vous écrire dès que cela m'avait été possible, plus exactement le 11 octobre. Je suis désolé de savoir que cette lettre ne vous est pas parvenue.

Je pense que le Capitaine Daumas vous aura donné tous les détails sur le combat, au cours duquel votre fils et une partie de la section trouvèrent la mort en vrais soldats. Je voudrais plutôt vous dire le souvenir que Michel Pasquet a laissé parmi ses camarades. Je l'ai eu sous mes ordres directs,

d'abord comme sous-officier adjoint dans ma section et ensuite, lorsque je pris le commandement de la compagnie, comme chef de section, après sa nomination au grade d'aspirant. Saint-Cyrien moi-même, je le considérais comme tel.

Il a été pour moi un subordonné remarquable d'entrain, de conscience professionnelle, de dévouement. Aimant son métier de chef à la passion, il se donnait tout entier à ses fonctions, ne comptant jamais sa peine. Par ses connaissances, par son esprit de discipline, par l'autorité qu'il avait sur ses hommes, il s'était fait aimer de tous. Les autres sous-officiers reconnaissaient sa supériorité. Bien que parfois un peu rude avec les soldats, il savait être pour eux un excellent camarade et souvent un confident.

Pour moi, je conserverai de lui le souvenir d'un de ces subordonnés si rares sur qui l'on peut se reposer entièrement.

Nous avons eu l'occasion de bavarder librement et il m'a parlé assez souvent de sa famille. L'amour, le respect et l'admiration qu'il manifestait à l'égard de ses parents étaient tels que je m'étais plu à les lui faire redire plusieurs fois. Bien qu'affectant souvent une certaine brusquerie, il montrait, à ce moment-là, une grande tendresse pour vous et une immense reconnaissance pour la formation que vous lui aviez donnée.

Il est mort en soldat, à la tête de ses hommes, dans des conditions exceptionnelles de bravoure.

.....

Nos morts ont été enterrés à Bussières qui les considère comme des sauveurs et saura, je crois, les honorer dignement.

Je comprends la peine que vous avez dû éprouver en apprenant la mort de votre fils. Croyez que tous ceux qui ont vécu avec lui ont éprouvé un véritable déchirement en apprenant qu'ils ne reverraient plus ce camarade si enthousiaste, si sympathique, si attachant.

Je sais que tout ce que je puis vous dire n'atténuera pas votre peine, mais il faut que vous sachiez que votre fils a vécu et est mort parmi nous, suivant la ligne que vous lui aviez donnée. Ce sera pour vous une consolation. »

## SES SOLDATS

Ce sont les soldats de l'aspirant Pasquet, ceux qui ont combattu avec lui, qui sont les meilleurs témoins du combat de Belmont et de sa mort.

Ce sont leurs renseignements qui ont servi à faire le récit du combat.

Marcel DAVOUT

grièvement blessé, fait prisonnier.

« Je m'excuse de faire revivre par la pensée, un événement douloureux pour nous. Car vous avez perdu un fils plein de jeunesse et, nous, qui étions sous ses ordres, un chef qui savait se faire aimer.

.....  
Le commandant allemand qui a été du reste chic avec nous, nous a dit que nous nous étions battus comme des braves, à 13 contre 300.

Je termine ma lettre en vous renouvelant mes plus sincères condoléances, en mon nom et en celui de mes camarades survivants. »

Marc LEONE

..... survivant, fait prisonnier.  
C'est le dernier soldat auquel il a parlé avant de mourir.

« Le commandant allemand qui l'a lui-même fouillé a gardé sa photo et sa carte d'identité. Il m'a remis un papier que j'ai pieusement conservé, car il était taché de son sang et que je vous envoie. Et un portefeuille que je vous demanderais de conserver en souvenir du Lieutenant Pasquet.

J'aimais bien mon Lieutenant malgré sa sévérité.

Il verra de là-haut la sincère sympathie que je lui vouais. Croyez que je partage votre immense peine et que les cinq soldats, prisonniers comme moi, partagent mes sentiments.

Et souvenez-vous qu'il est mort en héros, nous soutenant encore de son courage, alors qu'il était couché à terre, blessé à mort.

Jean GARCHERY  
blessé, prisonnier.

Rentrant de captivité, je me fais un devoir de vous écrire. J'ai été fait prisonnier lors du combat où votre fils a trouvé la mort. Croyez que cela a été pour moi une grosse peine.

Si cela peut vous être une consolation, vous pouvez voir que la mort de votre fils n'a pas été sans compensation, puisqu'elle a permis qu'un village ne soit pas brûlé et que des Français puissent encore vivre. »

Louis ROUX  
survivant, prisonnier.

Le commandant allemand a voulu que nous allions chercher le corps de notre Lieutenant et c'est moi qui l'ai transporté mort à une maison de Belmont où était installé le P. C. du commandant, une maison avec une vigne grimpante.

Il voulait le faire enterrer non loin des tombes allemandes, dans un pré, sous des pruniers. Nous avons demandé qu'il soit enterré par la commune avec un prêtre. Il nous a donné gain de cause.

C'est là que je l'ai quitté pour toujours.

Je me suis battu avec lui. Je l'ai transporté mort et j'ai fait mon possible pour qu'il soit enterré religieusement. »

André MORLEVAT  
soldat de Michel, laissé au camp, qui fut envoyé par ses chefs pour reconnaître les conséquences du combat.

« Après 14 années écoulées, je vais essayer de vous parler de votre fils qui a été mon Lieutenant.

Dès notre arrivée au camp de Saint-Amand avec mon camarade Léone, nous avons été sous les ordres de votre fils. C'était, pour ses hommes, un bon chef et un bon camarade. Il causait souvent avec nous.

.....  
En vous disant que j'aurais grand plaisir à vous connaître et à vous parler de vive voix de notre cher Lieutenant Michel que je pleure souvent. Pardonnez-moi. »

# SON FRÈRE D'ARMES

Michel ROUMIEUX

Nous mettons à part le témoignage de Michel Roumieux, parce que sa valeur est exceptionnelle.

Par sa spontanéité, sans doute, mais surtout par la valeur morale de celui qui le porte.

Il a le droit de parler, celui qui, dès sa sortie de Cherchell, partit comme sous-lieutenant à la Légion étrangère et tomba, à 23 ans, à Tan-Ly, en Indochine, pour la France et son Empire, mais aussi **« pour défendre nos frères Chams et Moïs »**.

Il a le droit de parler, celui qui écrivait dans son journal personnel : **« Mon Dieu, toutes les souffrances que vous m'enverrez, je vous les offre, pour rien, sans rien vous demander en échange que la grâce d'accomplir jusqu'au bout le sacrifice. »**

**Je veux être fier et digne le jour de ma mort. Donner toute sa vie, tout son sang d'homme en plein épanouissement physique. Être digne de cette mort sur un champ de bataille. »**

Il faut ajouter que les deux Michel étaient des frères d'armes dans toute l'acception du terme.

Tous les deux profondément religieux, sans formalisme. Tous les deux d'une impeccable droiture morale, méprisant les finasseries et ayant horreur de ce qui est vil et laid. Tous les deux concevant leur vocation militaire comme un sacerdoce. Tous les deux exigeants pour la discipline, mais voulant et sachant se faire aimer de leurs hommes. Tous les deux des héros très jeunes et très purs.

**Cherchell, le 2 février 1945.**

**Voire lettre du 25 septembre 1944 vient juste de me parvenir. Vous n'avez sans doute pas reçu celle que je vous ai adressée le 5 octobre dernier.**

Vous avez dû recevoir tous les renseignements matériels concernant la mort de Michel. Aussi vais-je essayer surtout de vous raconter comment il a vécu les derniers mois, de vous parler de son état d'esprit. D'abord, permettez-moi de me présenter. J'ai 21 ans, mais je suis resté assez gamin. J'ai été reçu au concours de Saint-Cyr en 1943 et je me suis engagé au 1<sup>er</sup> R. D. F. vers fin novembre. Michel fut alors mon supérieur à double titre : à titre de sergent (c'est lui qui m'a appris le maniement d'armes et l'ABC du métier) et à titre de Saint-Cyrien, puisqu'il était mon ancien d'une année.

Nous avons sympathisé dès le début, parce que nous avions les mêmes idées, les mêmes aspirations. Et puis aussi, parce que j'avais un caractère très gamin, il ne se mettait jamais en colère après moi. Pourtant, il avait un caractère assez violent et pas toujours très commode. Vous m'excuserez l'expression, mais il était ce qu'on appelle un « emmerdeur » pour le service. Ce qui veut dire qu'il avait une haute idée de son devoir d'état et une grande conscience professionnelle. Tous étaient unanimes là-dessus : c'était un vrai militaire. Il était vraiment le chef de la meilleure section de la compagnie. Il a eu un commandement que l'on trouve rarement.

Installés à Belmont, dans les dépendances d'une ferme, où, le soir, nous étions toujours bien reçus dans la grande salle à manger aux volets clos. Dans la pénombre, nous écoutions les nouvelles ou de la musique, en mangeant des prunes ou en dégustant de la goutte offerte par ces braves gens. Alors a commencé pour nous une bonne petite vie en campagne.

Puis, nous nous sommes transportés dans une ferme isolée à Belvoir, à 6 kilomètres de là. La même vie a continué.

Michel me disait : « Mon pauvre Roumieux, demain on mangera peut-être des briques, alors carpe diem ».

N'allez pas conclure que nous étions devenus atrocement matérialistes ; nous sommes allés communier pour le 15 août.

Un dimanche soir, le 10 septembre, j'ai eu une longue conversation avec Michel. Nous avons discuté assez tard dans la soirée, puis nous nous sommes quittés en riant.

Le lendemain, on vint demander des renforts et des munitions. Vous connaissez la suite.

.....

J'ai assisté à son enterrement. J'étais au garde à vous derrière son cercueil.

L'aspirant Michel Pasquet est mort en soldat, de la plus belle mort qui puisse exister. Il n'a pas été surpris. Son sacrifice a été pleinement consenti.

Je vous assure que vous pouvez être fiers de votre fils. Je le regrette beaucoup, mais je ne l'ai pas pleuré, car je sais qu'il est heureux, parce qu'il a eu le sort qu'il désirait : celui de vivre et de mourir en soldat.

Vous m'excuserez si, dans cette lettre, j'ai mélangé un peu tout : le matériel, le moral et le sublime. Mais c'était comme ça avec Michel. Nous nous amusions beaucoup et brusquement nous causions sérieusement.

Cherchell, le 15 avril 1945.

... Je pense souvent à Michel. Il est pour moi l'exemple du soldat, l'exemple de l'héroïsme calme et raisonné. Je ne sais pas faire de grandes phrases : d'ailleurs, il m'en voudrait. Car je parle souvent avec lui et il me gronde de temps en temps. Pour moi, il n'est pas mort. Il vient souvent me voir et me conseiller.

Et si j'ai l'honneur d'avoir une belle mort comme la sienne, je suis sûr qu'il sera tout près de moi pour les derniers moments.





La petite maison de Roche-Aiguë — sur le sommet du Monthiau —  
qu'aimait tant Michel.

---

N. B. — Les photographies de Michel ont été extraites de groupes. Ce qui  
explique le manque de netteté.